

MIRZA WAHEED

Dr K

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Anatole Pons-Reumaux

ACTES SUD

*Ce n'est pas en enfermant son voisin qu'on
se convainc de son bon sens.*

FÉDOR DOSTOÏEVSKI,
Journal d'un écrivain,
traduction de Gustave Aucouturier,
Gallimard, 1972.

*C'est facile de rédiger des ordonnances ;
mais pour le reste, se comprendre avec les
gens, c'est difficile.*

FRANZ KAFKA,
Un médecin de campagne,
traduction de Bernard Lortholary,
Flammarion, 1993.

PREMIÈRE PARTIE

J'ai fait ça pour l'argent.

Je lui dirai. Peut-être qu'elle comprendra, peut-être pas, mais j'ai décidé de tout lui raconter, toute la vérité, aussi nue que possible.

En réalité, je ne suis pas sûr que quelqu'un puisse réellement comprendre. Il est difficile d'imaginer que j'aie pu rester près d'un quart de siècle dans cette ville sans connaître ses habitants. Est-ce que c'était une grande ville ou pas, je ne saurais dire. Comment expliquer aux gens qu'un homme adulte, loin d'être asocial, ait pu passer le plus clair de son temps entre chez lui et l'hôpital pendant plus de vingt ans ? Et je logeais à moins d'un kilomètre. Comment leur expliquer que j'ai vécu dans ce périmètre pendant des années sans jamais vraiment connaître la population locale, sa cuisine, ses coutumes ? La raison est la suivante : je vivais de procédure en procédure, de dossier en dossier. Voilà l'histoire.

Il n'y avait qu'un seul arbre dans la rue, tout en bas, au bout de l'enceinte de l'hôpital. Parfois, je m'arrêtais devant. Son écorce avait la couleur du ciment.

Quand je suis arrivé là-bas, il y a des années de ça, il faisait presque toujours une chaleur écrasante.

Même quand on ne la sentait pas. Un petit interstice dans le bouclier formé par les innombrables climatiseurs venait parfois nous rappeler à quel point il faisait chaud. Au bout de huit ans à peu près, j'ai commencé à avoir froid. C'est la vérité, Sara, je lui dirai. Tout cet air frais avait sans doute fini par imprégner jusqu'à mes os. Ça a duré quelques années, pendant lesquelles je portais une légère veste en cuir. Peut-être que tu t'en souviens. Tu devais avoir quatre ou cinq ans.

Au début, j'avais beaucoup de temps libre. Il me fallait cinq minutes pour gagner l'hôpital, dix si j'y allais à pied, ce qui m'arrivait souvent. Personne d'autre n'y allait à pied, à part les techniciens, Jan et les autres, qui vivaient dans des baraques en dur le long du site. Je les voyais marcher, avec ou sans leurs chariots. Je les regardais et je me demandais si leur couleur de peau était naturelle ou si c'était la conséquence des années passées à travailler là. Chaque fois que j'en croisais un, je voulais m'assurer qu'il portait une grande serviette humide autour du cou. J'étais satisfait quand c'était le cas.

Comme il n'y avait pas grand-chose à faire après le travail – tu n'étais pas encore née –, je regardais beaucoup la télé avec Atiya. Toutes sortes de choses, bonnes ou mauvaises. Des films sous-titrés, chinois, malais, turcs et indiens. Si tu trouves que Bollywood verse dans le mélo, essaie de regarder un film turc des années 1980. Il n'y avait rien d'autre à faire. Il n'y avait pas de cinéma dans les environs. Pas un seul. Certes, mon collègue Biju, mon seul ami, disait bien qu'on trouvait quelques restaurants au bord du canal, à l'autre bout de la ville, mais ils étaient très chers. En vérité, ce n'était pas une question d'argent : ils

étaient trop loin et j'avais peur de sortir trop longtemps avec Atiya. Je reviendrai là-dessus plus tard. Des années après, quand j'ai fini par essayer deux de ces restaurants, je me suis dit que j'avais eu raison de ne pas l'y avoir emmenée. Le canal sentait la Javel. Il ne m'inspirait pas confiance.

Mon ami Biju, célibataire, sans famille à entretenir dans son Kerala natal, dépensait une fortune en restaurants. Chaque jour ou presque après le travail, il se mettait en quête d'un bon dîner, et il lui arrivait de rentrer chez lui en ayant fait deux repas. "Je ne peux pas aller me coucher avec un goût décevant dans la bouche, disait-il. C'est contre mes principes. Tu devrais venir avec moi un de ces jours, chef... Ou tu pourrais au moins m'accompagner la prochaine fois que je vais à la Cité de l'Or." Tous les mois, généralement le premier week-end après le jour de paie, Biju disparaissait. Il a fini par nous avouer, après plusieurs dîners chez nous, qu'il allait à Dubaï pour s'offrir des restaurants hors de prix. "On peut dire ce qu'on voudra sur cette ville, chef, mais là-bas, tu peux manger, acheter et faire tout ce que tu veux. J'ai goûté un curry de bœuf à la japonaise avec une bière japonaise, chef, après ça je ne voulais plus partir."

Je savais que Biju était porté sur la boisson, mais je ne le répétais à personne. Je l'aimais bien. Je savais aussi qu'il avait négocié une sorte d'arrangement avec les gens de l'administration pour pouvoir aller et venir à sa guise.

La première année est passée très vite. On a investi dans de l'électroménager et dans un Pajero

flambant neuf. Et finalement, c'est ce 4×4 qui m'a convaincu de privilégier la marche, en dépit de la chaleur. Au bout d'un moment, après l'excitation initiale, j'ai trouvé ça idiot de faire démarrer une voiture aussi énorme et de la sortir du garage (une manœuvre compliquée à cause du bric-à-brac que nous avaient laissé les anciens propriétaires) pour faire cinq minutes de route.

Tu vois, Sara (voilà une des choses que je veux à tout prix lui dire), il m'a fallu attendre d'avoir la sagesse de l'âge et de l'expérience pour savoir que j'ai eu raison de m'en aller. Là-bas, je n'avais pas le recul nécessaire pour bien évaluer la situation. Certainement pas au début. Bien sûr, j'ai eu le bon sens de t'éloigner assez vite. Mais ce que j'ai perdu, ce que tu as perdu, ce que *nous* avons perdu là-bas, ça restera toujours un peu insaisissable, et complètement irrécupérable. Maintenant je n'ai plus que toi, et tu n'as plus que moi, j'espère que tu en as conscience. Bien sûr que tu en as conscience. Bien sûr. Pourquoi est-ce que j'aurais le moindre doute là-dessus ?

Avant de tout déballer, avant de tout raconter, il me faut en appeler à ses sentiments ; resserrer les liens entre nous. Ça pourrait même être l'occasion de boire un verre avec elle. Ce serait chouette, non ? On sera assis sur le balcon, savourant la brise du fleuve, et je lui dirai tout. Dans le moindre détail. On bavardera en contemplant les lumières de cette vieille cité glorieuse et déprimante. Je lui montrerai les nouveaux gratte-ciel. Sans doute qu'ils lui plairont. Beaucoup de gens ici ne portent pas ces tours dans leur cœur, ils les affublent de toutes sortes de noms. Et toi, tu en penses quoi ? demandera-t-elle. Je suis sûr qu'elle posera la question. Oh, je n'ai

rien contre. Les lumières dans le ciel, les lumières dans le lointain, sont toujours les bienvenues. Elles apportent de la couleur au grand brouillard de la nuit. Je ne vois pas ce que les gens reprochent aux immeubles en hauteur. Ils s'inquiètent que les tours leur gâchent la vue sur leur grand ciel bleu, c'est ça ? Je suis sûr que tu les apprécies, toi, Sara, tu dois avoir l'habitude... Ouais, j'ai rien contre, papa. Enfin, je les remarque pas vraiment. Aux États-Unis, on parle pas trop, genre, des gratte-ciel, tu vois. Ils font partie du paysage, quoi. Voilà ce qu'elle dira, sans doute avec le sourire.

Sara a le sourire d'Atiya, une légère courbe vers le haut, sur la gauche de sa lèvre supérieure. Si discrète que je suis le seul à la voir. Bien sûr que je suis le seul. Je doute que quelqu'un d'autre se souvienne avec une telle précision du sourire d'Atiya.

Je crois que je lui parlerai d'abord des premiers temps, de l'hôpital, de mon travail, de M. Farhad, de Biju, des autres collègues, tout ça. On devrait pouvoir avoir une conversation banale, avant d'aborder le reste. Il faut que je lui dise. Cette année, je suis enfin prêt et je suis sûr qu'elle aussi. Il faut qu'elle connaisse toute l'histoire. Elle ne sera pas trop en colère. Enfin, j'espère. Pourquoi une histoire sur sa mère et son père la mettrait-elle en colère ? À mon avis, elle choisira de s'installer dans le canapé, ou dans mon fauteuil à bascule, pour admirer la vue sur le fleuve et l'autre rive. Moi, je lui préparerai à manger et je lui lancerai de temps à autre un regard depuis la cuisine.

Au travail, je commençais toujours la journée par un grand café. Le café était gratuit et excellent, préparé avec amour par le préposé à la machine. Zoheb adorait son travail, on le voyait bien à la manière dont il essuyait la moindre goutte sur le cadre en acier. Il venait de Sylhet, au Bangladesh, mais il avait quitté le pays peu après l'obtention de son diplôme en construction mécanique. Biju, toujours prompt à sortir une blague douteuse, l'avait rebaptisé Barista Bengali. Comme moi, Zoheb était doublement immigré. Je venais d'arriver de Londres et lui, quelques années auparavant, avait travaillé dans une grande boulangerie à Rome, où il attaquait à minuit pour préparer des pyramides de croissants. "Je faisais six jours d'affilée, docteur saab, six jours, et j'enchaînais souvent deux services. Je n'ai pas beaucoup vu la lumière du jour, ni la ville. Ici, ils me paient presque deux fois plus pour la moitié du travail ! Et j'en avais marre de manger des croissants ratés, midi et soir, cinq jours par semaine."

Bien sûr, ici, enfin, là-bas, il devait faire profil bas en permanence, ce qu'il se gardait de mentionner. Mais je le sentais sincèrement reconnaissant. Moi, je savais que je l'étais.

Tu vois, Sara, je ne suis pas sûr que tu puisses vraiment comprendre ceci : je viens de ce qu'on appelle parfois un "milieu modeste". Un euphémisme pour ne pas dire une famille de gagne-petit. Mes parents étaient pauvres. Pour quelqu'un comme moi, le jour où tes revenus dépassent tes dépenses pour la première fois est un tournant dans la vie. Oui, c'est exactement comme ça que je veux le formuler. Tu te mets à penser différemment, à te comporter différemment. Tes épaules, tendues depuis toujours, se libèrent de l'emprise des tourments intérieurs. Tu n'as plus à t'inquiéter d'être à découvert, de devoir réemprunter de l'argent ou de trouver un moyen d'éviter un créancier. Cette première fois est jouissive, elle te redonne goût à la vie, si j'ose dire. Ton dos se détend. Après moins de trois mois à l'hôpital de M. Farhad, notre compte en banque était excédentaire : incroyable, non ? On s'est pris dans les bras avec Atiya. J'avais les larmes aux yeux, mais je n'ai pas pleuré. Et c'est à cet instant-là que je dois tout, cet instant où j'ai pris conscience de la possibilité d'épargner de l'argent, et même de le faire fructifier. Tu crois que j'aurais pu me payer cet appartement si je n'avais pas travaillé là-bas ?

En l'espace d'une vie, nous sommes passés d'une relative pauvreté au statut de ménage à haut revenu. Tu ne trouves pas ça remarquable ? Moi, si. Tu hériteras de l'abondance, ma chérie, pas du dénuement. Tu seras libre, tu n'auras pas à porter les dettes de tes parents... ni leur dignité.

Tu ne te souviens sans doute pas du montant de tes frais de scolarité. Quand j'étais adolescent, j'écrivais les lettres des riches membres de notre famille pour pouvoir payer les miens. Je ne voulais pas que

ces frais soient un poids supplémentaire sur nos revenus déjà limités. Mon père, que son âme repose en paix, jouait les écrivains publics pour s'assurer un petit pécule supplémentaire. Alors je lui ai dit un jour : "Abbu, je peux en faire quelques-unes, moi aussi, ça me fera un peu d'argent de poche." Il n'a pas dit non. C'était le moyen le plus laborieux de gagner de l'argent ; certains emplois à temps partiel, comme la vente en porte-à-porte de chaussettes et de sous-vêtements (des bas et des collants, j'entends), auraient rapporté plus d'argent pour beaucoup moins de travail. Mais lire et écrire, c'était tout ce qu'on savait faire, Sara.

Ah... plus de quarante-deux ans ont passé depuis cette époque, et pourtant je m'en souviens encore dans le moindre détail. Tu veux en savoir plus ?

Un jour, Abbu et moi étions chez ce riche cousin pour nous occuper de sa correspondance professionnelle et personnelle. Le salon était tape-à-l'œil : il n'avait absolument aucun goût. J'avais dix-sept ans, je crois. La famille possédait des boutiques à Mascate et exportait des objets en cuivre depuis Moradabad. Alors que j'étais là à écrire "Par avance, merci" et "Salutations distinguées", je ne pouvais pas m'empêcher de regarder la porte coulissante qui nous séparait de la salle à manger. Ils étaient assis à une longue table en verre, ils se gointraient, ils bavardaient, ils rigolaient, tandis qu'avec mon père on buvait du thé et on mangeait des biscuits. Pourquoi est-ce que je me souviens de ce jour plus que des autres, Sara ? Pourquoi ? À ton avis... Eh bien, c'est là que j'ai compris que je devais franchir la distance entre notre table et l'autre côté pour devenir ces gens-là. Avec plus de goût, évidemment.

Non ! Je n'ai pas prêté serment, rien d'aussi théâtral, ma chérie. Voyons, quand même. J'ai simplement compris une chose. Peut-être que c'était lié au malaise ou à la honte qui se lisait sur le visage de mon père (je ne sais vraiment pas comment décrire son expression). Ou peut-être à la conscience d'une humiliation que je n'aurais pas dû ressentir. Ce dont je me souviens clairement, c'est d'avoir pensé : Non. Ce n'est pas la vie que j'ai envie de mener. Ce n'est pas la vie que j'ai envie de léguer à mes enfants.

Elles étaient comment, ces lettres, papa ? Genre, qu'est-ce que tu devais écrire ?

Je sais que Sara sera incapable de résister. Elle a quand même un peu du sens de l'humour de sa mère, après tout.

Oh, des trucs indiens classiques, ma chérie : c'était sentimental à souhait, un peu *too much*, comme on dit aujourd'hui. "J'espère que cette lettre vous trouve en pleine santé et prospérité et je conjure le Tout-Puissant de combler le moindre de vos désirs, dans ce monde et dans l'au-delà."

Enfin, papa, ils ne disaient pas "en pleine prospérité", quand même.

Si si, je t'assure. Attends, ce n'est pas tout. Quelques années plus tard, Abbu m'a raconté que son cousin lui avait discrètement demandé d'écrire des lettres à sa deuxième épouse (ou maîtresse), qu'il avait cachée à Mascate. Je venais juste de finir mes études et j'avais une paie d'interne à l'hôpital public local. Mon père n'était pas du genre à beaucoup parler de ces choses-là, mais si je plaisantais ou que je rouspétais au sujet de ces horribles lettres, il s'énervait : "Jeune homme, tes courriers, c'est du gâteau. Moi, j'ai dû écrire à une pauvre

femme à des centaines de kilomètres de là : « Ma chériiiiiie, mon épouse véritable, amour de ma vie, tu me manques plus que tout, ton absence est un couteau glacial qui me perce le flanc... » Parfois, ce misérable, qu'il pourrisse en enfer, me demandait d'improviser des passages de mon cru. J'ai dû débiter des mots doux à une épouse secrète pour le compte de mon illettré de cousin."

Presque chaque soir, quand j'arpente mon balcon en contemplant le fleuve, les lumières de la rive opposée, les bus et les voitures qui rampent comme des vers luisants sur le pont de Waterloo, je repense à la satisfaction et, comment dire, à la sérénité qu'Atiya et moi avons ressenties dans notre maison ce jour-là, il y a des années et des années.

Comme elle me manque, comme j'aimerais pouvoir partager avec elle ce moment, cette lumière qui se répand en moi chaque soir. C'était mon grand rêve : prendre ma retraite et rentrer à Londres avec elle. Atiya n'aurait sans doute pas vu le vin d'un bon œil, mais elle ne serait pas allée jusqu'à me demander d'arrêter. Ce n'était pas son genre. Le vide qu'elle a laissé, comme je l'ai dit, ne cesse de grandir. Je ne lutte pas pour l'en empêcher. Je n'ai jamais lutté.